

Le premier mai, le PIANO-CANADA transportera ses bureaux au magasin, No 1608 rue Notre-Dame, à côté de la "Minerve."

LES ADIEUX DE Mme BOUIT

Cette charmante femme qui, pendant six mois, a fait les délices des Montréalais, nous a quittés l'autre jour, probablement pour ne plus revenir. Une foule d'admirateurs s'étaient donné rendez-vous à l'Opéra, où elle devait leur faire ses adieux dans *Mignon*. Les manifestations dont elle a été l'objet, les fleurs jetées à ses pieds, les applaudissements qui l'ont saluée ont dû lui prouver qu'en partant elle allait laisser derrière elle les plus doux souvenirs.

Ce n'est pas seulement l'artiste qu'on aimait en Mme Bouit ; son amour du travail, le désir qu'elle a toujours montré de plaire au public et l'honnêteté de sa vie privée avaient attiré bien des cœurs.

Et puis, y aurait-il de l'exagération de dire que cette cantatrice a développé son talent à Montréal, qu'elle s'est révélée première chanteuse pendant son séjour parmi nous et que si, à son retour en Europe, elle cueille des lauriers auxquels elle n'était pas habituée, elle pourra dire que notre ville a été le berceau de sa réputation d'artiste ?

Qu'était-elle au mois d'octobre dernier, alors qu'elle fit ses débuts sur notre scène ? Une chanteuse légère qui n'avait jamais essayé d'autres rôles que ceux de l'opérette, tels que Mlle Nitouche, Olivette, etc. Il fallut les exigences de la direction de notre scène française, la pénurie d'artistes dans laquelle se trouve forcément une entreprise qui n'est encore qu'à sa période de tâtonnements, pour faire violence à la modestie de Mme Bouit et lui donner le courage d'aborder des partitions d'un ordre plus élevé. Elle ne l'aurait jamais osé en Europe et d'ailleurs, elle n'en aurait jamais eu l'occasion.

"La fortune, disaient les Latins, aime les audacieux." Tout en continuant à s'acquitter de ses devoirs quotidiens, Mme Bouit trouva le temps d'étudier les rôles difficiles de Marguerite, de Violetta et de la Princesse Néméa dans *Si j'étais roi*. Elle n'avait à peu près personne pour guider son inexpérience ; mais son instinct d'artiste la servit à ravir et l'on sait avec quel talent elle interpréta ces rôles difficiles.

De simple cantatrice d'opérette qu'elle était à son arrivée, la voilà donc devenue artiste d'opéra-comique. Désormais, quelle que soit la carrière qui s'ouvrira devant elle en Europe, elle ne pourra jamais oublier que sa transformation date de Montréal.

Ce qu'il y a de particulier dans la popularité que Mme Bouit avait conquise parmi nous, c'est qu'elle n'était due à aucun de ces moyens plus ou moins charlatanesques auxquels ont recours un si grand nombre de cantatrices. Au lieu de se prodiguer dans un

certain milieu, de faire appel à la presse pour tenir son nom en vedette devant le public, d'aller dresser sa tente dans un de nos hôtels fashionables où elle aurait été toujours en vue d'une foule élégante, elle semblait fuir la publicité de la scène, elle s'enfuyait dans l'obscurité de sa modeste demeure de la rue St-Charles-Borromée, où elle s'adonnait à ses chères études et elle ne sortait de cette tranquille retraite que pour repaître au théâtre et conquérir de nouvelles couronnes.

Quelques uns de nos confrères ont commis, ce nous semble, une indiscretion en parlant, à mots plus ou moins couverts, d'une espèce de mésintelligence qui aurait éclaté, en dernier lieu, entre Mme Bouit et la direction de l'Opéra. Ce désaccord provenait, à ce qu'il paraît, d'une question de finance et c'est là, dans notre opinion, un côté de l'entreprise du théâtre français qui devrait échapper à la critique des journaux.

Sous le rapport des capitaux qui sont risqués dans cette entreprise, celle-ci ressemble à toutes les autres, et il nous semble bien injuste que le public soit invité à intervenir entre les directeurs d'un théâtre et des artistes qui estiment leur concours à un taux plus élevé que celui auquel les cotent les impresarii. Il est regrettable, sans doute, que Mme Bouit n'ait pas pu s'arranger avec la direction ; mais nous ne saurions lui en vouloir cette dernière d'avoir rejeté ses prétentions, ceux qui tiennent la bourse devant être les seuls qui aient le droit de juger de l'opportunité d'une dépense.

Quoi qu'il en soit de ces potins de coulisses qui n'auraient jamais dû franchir le seuil du théâtre, nous regrettons que Mme Bouit n'ait pas pu rester au Canada pour la saison prochaine et nous croyons pouvoir lui donner l'assurance que, où qu'elle aille, les Montréalais recevront avec plaisir les nouvelles des succès auxquels elle est appelée.

Nouvelles Diverses

— On n'apprendra pas sans plaisir que Mlle Lapalme, une des plus brillantes élèves de Prume, vient de gagner à un concours musical un prix qui lui donne droit d'aller suivre gratis un cours au conservatoire de musique de Londres. Certainement, on ne peut que louer la libéralité des riches Canadiens qui, en créant ces prix-là, ont voulu favoriser le développement des études musicales dans le Dominion, et donner en même temps une certaine importance au Conservatoire de Londres. Mais on ne peut s'empêcher de regretter que ces messieurs se soient proposé deux objets dont le second paraît être antagoniste au premier. De toutes les grandes villes du monde, en effet, Londres est peut-être le centre le moins favorable à l'étude de la musique. Grâce à ses immenses richesses, les musiciens de tous les genres, — instrumentistes, compositeurs, professeurs, chanteurs, — s'y rencontrent en foule ; mais pour une raison ou pour une autre, cette énorme capitale n'a jamais pu se faire considérer comme un lieu favorable à l'étude de la musique. Si l'on tient tant à faire voyager les jeunes Canadiens qui montrent des aptitudes excep-

tionnelles pour la musique, qu'on les envoie à Milan, à Paris, à Dresde, à Bruxelles, à Cincinnati, à New-York et en cent autres lieux, plutôt qu'à Londres. Nous apprenons, à la dernière heure, que Mlle Lapalme est sur le point de partir pour Londres.

Les nombreux amis que le jeune Jehin Prume, fils du distingué violoniste de cette ville, a laissés au Canada, apprendront avec plaisir que ce jeune Montréalais, qui est allé à Paris étudier d'une manière spéciale les maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles, vient d'être nommé chef de clinique du Dr Charles Abadie, l'éminent spécialiste de la grande ville française. Avec son intelligence primesautière, M. Prume se trouve à présent en position d'acquérir de vives connaissances qui feront de lui un médecin de grand avenir, lorsqu'il reviendra à son pays natal.

— Un des meilleurs conservatoires d'Europe est celui de Bruxelles. Pour en donner une preuve, il suffira de dire que, le 10 du mois de février, le professeur Clevaert donna à un concert le *Rheingold* de Wagner, et que tous les artistes qui y figurèrent, — instrumentistes et chanteurs, — étaient des élèves du conservatoire.

— Les recettes de l'Opéra de Paris ont été, l'an dernier de \$600,000. A ce prix, les Parisiens ont eu l'Opéra pendant une dizaine de mois. Les New-Yorkais doivent dépenser plus que cela pour avoir l'Opéra pendant une vingtaine de soirées. Quelques feuilles musicales des Etats Unis s'en plaignent et attribuent cette différence aux prix exorbitants que demandent les chanteurs pour traverser l'Océan. "Heureusement, ajoutent nos confrères américains avec une nuance comminatoire, qu'il n'en sera pas toujours ainsi." Nous croyons que les Américains sont un peu dans l'erreur. A ces \$600,000 de recettes, ils auraient dû ajouter la subvention considérable que le gouvernement français accorde tous les ans à l'Opéra. De plus, l'édifice de Paris est une propriété nationale et les impresarii en ont l'usage sans payer de loyer. C'est là une dépense considérable en moins. A New-York, la direction doit payer le loyer et ne reçoit aucun subside du gouvernement ; ce sont les amis de l'entreprise qui doivent être prêts à l'aider de leur bourse. Quant aux chanteurs, il est vrai qu'ils demandent des traitements exagérés ; mais on ne peut guère s'attendre à ce qu'un artiste s'expose à des variations de climat qui peuvent lui faire perdre la voix en huit jours, sans demander des compensations.

— M. Marchesi a célébré, le mois dernier, le 10^e anniversaire de ses débuts comme professeur de chant. Si toutes les grandes artistes dont la voix a été cultivée par cette célèbre maîtresse de chant se sont rappelées à son souvenir ce jour-là, elle a dû recevoir des lettres de toutes les parties de la terre.

— Que de larmes les dames du monde riche de Chicago ne vont-elles pas verser ! Jean et Blouard de Reské ne viendront pas, l'année prochaine, charmer leurs oreilles. Ils sont engagés à chanter au festival de Bayreuth, où naturellement Jean tiendra le premier rôle.

— "Place aux dames !" La réhabilitation de la femme se fait dans toutes les carrières. On vient de produire à l'Opéra de Paris *La Montagne Noire*, grand opéra en quatre actes de Mlle Augusta Holmes. Les meilleurs critiques de la capitale de France en disent le plus grand bien.